

Le Canard

MONTREAL, 1er DEC 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne.

Mons. A. H. Gervais, de Haverrhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & Cie., Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Boite 375.

A NOS ANCIENS ABONNÉS

La nouvelle disposition concernant le prix de l'abonnement au CANARD ne s'applique pas aux anciens abonnés.

Nous expédions cette semaine tous les comptes à nos abonnés retardataires, et ceux qui ne paieront pas subitاً seront impitoyablement poursuivis.

CAUSERIE

Un évènement extraordinaire, et dont on se souviendra longtemps, s'est passé cette semaine et vous en voudriez certainement, chers lecteurs, si j'oubliais de vous en parler.

Les bons hommes qui sont censés nous représenter au Conseil de Ville se sont enliu décidés à faire réparer les escaliers du Champ de Mars.

Quand je dis réparer, c'est peut-être un peu exagéré, car ils se sont contentés de faire poser par-ci par-là quelques mauvais bouts de mauvaises planches; mais cela c'est toujours quelque chose et il faut tenir compte à nos dignes échevins de leur bonne volonté.

Ils ont dû dans cette circonstance dépenser une dizaine de piastres et c'est une somme énorme, si l'on songe que c'était pour une amélioration presque indispensable.

Si s'était agi de faire une réception à un petit marquis de Loras que nous avons hébergé et nourri pendant cinq ans et qui une fois rendu en Angletterre n'a rien de mieux à faire que de tourner les Canadiens français en ridicule, nos échevins auraient dépensé trois cents piastres sans sourcilier; mais pour réparer des escaliers, pour empêcher les citoyens de se tordre le cou, c'est bien assez de dix piastres.

Quoiqu'il en soit, ces escaliers sont devenus presque praticables et avec un peu de prudence et d'attention on peut s'y risquer sans courir de trop grands dangers.

Aussi nous ne laisserons pas passer cette occasion sans remercier nos conseillers du généreux mouvement auquel ils ont cédé. Espérons que ce n'est pas le dernier.

J'ai connu autrefois dans une petite ville des Etats Unis un jeune homme tellement prétentieux qu'il en devenait ridicule.

Les étudiants de l'endroit s'étaient ligués contre lui; ils ne le laissaient jamais échapper une occasion de le mystifier, et le pauvre Anatole avait quelquefois de fort mauvais quarts d'heure à passer.

Il me souvient encore d'un tour que lui firent un jour ces fameux étudiants et qui brisa à jamais sa carrière littéraire; je vais vous le raconter.

Anatole se croyait appelé à un brillant avenir littéraire et il travaillait sans relâche; deux rames de papier lui duraient à peine une semaine.

En quelques mois il avait écrit deux essais sur les poètes de l'antiquité, un

long poème épique, et deux romans des plus émouvants. Il s'était même essayé dans le genre dramatique et avait donné le jour à un mélodrame en sept actes et vingt huit tableaux, bien supérieur au "Cada vengé" de mon ami J. L. A. et presque aussi fort que "L'apineau."

Bientôt cependant il s'aperçut que le monde au milieu duquel il vivait n'était pas en état de le comprendre et que toutes ses œuvres de génie ne lui rapportaient rien.

Il eut peur de la misère et se décida à entrer dans le journalisme, se promettant de consacrer ses soirées à se faire une réputation qui ferait passer son nom à la postérité.

Un jour donc il se présenta au bureau du journal de l'endroit et demanda tout simplement la place de rédacteur en chef.

Le rédacteur croyant avoir affaire à un fou se mit à l'examiner attentivement. "Mais, monsieur, dit Anatole avec feu, j'ai beaucoup de talent; Je viens à peine de quitter le collège et j'ai déjà écrit deux romans, un drame, un poème épique, deux essais..."

"Très bien, très bien, monsieur, fit le journaliste effrayé, je pourrai peut-être vous donner quelque chose à faire dans le journal." Comment? quelque chose? fit Anatole.

"Mais oui, monsieur, nous vous chargerons de faire les rapports des enquêtes du coroner, des exécutions; vous assisterez aux lectures scientifiques qui se donnent quelquefois dans notre ville et vous ferez des comptes-rendus."

Anatole en eut assez, il n'en demanda pas davantage et s'empressa de déguerpir.

Le lendemain il alla rendre visite à un de ses oncles; il lui exposa la situation dans laquelle il se trouvait et fut tellement éloquent qu'il obtint vainement le bonhomme, et deux semaines plus tard, l'heureux Anatole était à la tête du "Trésor des familles" petite revue hebdomadaire que son oncle lui avait achetée, et il allait enfin pouvoir se faire imprimer.

Mais hélas! l'homme propose et... les étudiants disposent.

En face des bureaux de rédaction du "Trésor des familles" et dans la même maison se trouvait une chambre occupée par de jeunes aspirants à la noble profession d'avocat.

Un beau matin, Anatole arrivait à son bureau et se disposait à y entrer quand un étudiant l'arrêta et lui dit qu'un monsieur bien connu l'attendait pour lui demander raison d'un article qui avait paru dans le journal et par lequel il se trouvait insulté.

Le nouveau rédacteur n'était pas très brave. Il monta sur une chaise et en regardant par le vitrail qui se trouvait au-dessus de la porte il aperçut assis dans son fauteuil et lui tournant le dos, un homme de taille colossale et revêtu d'une chemise bleue. Il eut peur.

"Y a-t-il longtemps que cet homme m'attend? demanda-t-il." "Il y a à peu près deux heures répondit l'étudiant. J'ai essayé de vous en débarrasser, mais cela m'a été tout-à fait impossible. Il m'a dit qu'il vous attendrait toute la journée s'il le fallait."

Anatole remonta sur la chaise et examina de nouveau l'intrus. C'était un homme de six pieds, fortement bâti et qui ne devait pas être commode une fois fâché.

Le pauvre journaliste descendit de son poste d'observation et demanda aux étudiants la permission de demeurer dans leur chambre; ce qui lui fut généreusement accordé.

Les heures s'écoulaient cependant et l'incommode visiteur ne bougeait pas. "Etes-vous bien sûrs que cet homme n'est pas venu dans un autre but? demanda le timide Anatole. Il est peut-être venu pour prendre des actions dans le journal."

"Il nous a dit, répondit un étudiant, qu'il voulait vous rouler et vous manger les oreilles."

"C'est peut-être un cultivateur qui vient m'indiquer un moyen économique de nourrir les vaches pendant l'hiver."

"Oh! non, il avait l'air trop furieux pour cela." "Il faut pourtant que j'entre à mon bureau. Le journal s'imprime aujourd'hui et j'ai toutes mes preuves à corriger. Il faut que j'entre."

"Pourquoi n'entrez-vous pas? Avez-vous peur?" "Oh! non, mais ces scènes sont toujours désagréables et je tiens à les éviter."

Il remonta encore une fois sur la chaise, examina de nouveau son visiteur et ne put se décider à entrer. "Si cet animal pouvait seulement sortir une minute, dit-il, j'entrerais dans mon bureau, j'en ferraierais la porte à clef, et tout irait bien."

"C'est vrai, répondirent les étudiants mais cet homme vous attend dans la rue et vous forcera à passer la nuit ici." "Vous avez raison. Diable! diable! que faire?... Oh! une idée!" "Quoi donc?" "Je vais le faire arrêter!"

Sur ce, le pauvre Anatole courut au bureau de police, se munit du précieux mandat d'arrestation et revint immédiatement avec deux gros agents.

"Regardez le, leur dit-il en baissant la voix." Les agents de police montèrent sur la chaise et jetèrent un coup d'oeil dans l'appartement. Puis ouvrant vivement la porte, ils se précipitèrent sur le feu touil éditorial afin de prendre leur homme par surprise.

Le choc fut tellement violent que tout roula sur le plancher. La chaise, les agents de police, le rédacteur, le colosse intrus, tout se confondit dans un épais nuage de poussière. Quand ce nuage fut dissipé on aperçut le pauvre Anatole couvert d'honneur des pieds à la tête et portant à la figure plusieurs contusions, mais on avait bien autre chose à faire. On se précipita sur le misérable qui était la cause de tout ce fracas. Il était tombé la face contre terre et ne bougeait pas.

Pour plus de sûreté cependant et pour pouvoir le prendre plus facilement on crut devoir lui asséner plusieurs coups de bâton. Il continuait à ne rien dire et à ne pas bouger.

"Je crois qu'on peut maintenant le mettre à la porte dit alors le brave Anatole."

Les deux constables saisirent le misérable intrus en dessous des bras, Anatole le prit par les jambes et ne s'étant nullement avverti, ils imprimèrent à l'individu une violente secousse en tirant chacun de leur côté. Horreur! le corps se brisa en deux, les deux hommes de police piquèrent une tête dans l'escalier et Anatole passant par la fenêtre alla s'échouer sur une pile de planches qui se trouvait au dehors.

Voici maintenant l'explication de ce phénomène. Les malins étudiants avaient pris une chemise et un pantalon qu'ils avaient habilement bourrés. Ils avaient placé ce mannequin sur le fauteuil, lui avaient mis des chaussures et un chapeau, et la chose avait été tellement bien réussie que le pauvre Anatole, comme on l'a vu, était en plein tombé dans le panneau.

Inutile de dire qu'Anatole en a longtemps voulu à ces infâmes étudiants. Quoiqu'il en soit cette aventure le guérit radicalement de sa manie d'écrire, et il tint aujourd'hui ses livres dans une fabrique de caoutchouc.

Mot de la fin. C'est à la cour de Circuit que j'ai ramassé cette semaine mon mot de la fin.

Une personne poursuivait un photographe en recouvrement d'une certaine somme qu'elle lui avait payée pour une photographie que celui-ci lui avait faite. Elle prétendait que la photographie n'était pas ressemblante du tout, et que le défendeur n'avait pas le droit de se faire payer.

On était à l'enquête. L'avocat de la demanderesse interrogeait les témoins, et au cours de ses interrogatoires, il posa tout-à coup la question suivante: "Dites-moi, témoins; croyez-vous qu'une personne qui n'aurait pas connu la demanderesse, aurait pu la reconnaître sur la photographie produite en cette cause?"

La réponse du témoin se perdit dans l'éclat de rire homérique qui accueillit cette question pour le moins saugrenue. Le savant juge lui-même fut obligé de mettre son nez dans son mouchoir.

Correspondance

Un indiscret nous a communiqué la lettre suivante que nous recommandons à tous les amoureux d'une manière spéciale.

St P....., Cher bien aimé.

Lorsque je suis loin de vous je trouve toujours une facilité pour te faire parvenir quelques mots pour te faire connaître l'amour et l'amour que j'ai pour toi malgré que tu n'as pas répondu à ma lettre que tu fais donner par V. mais j'espère que tu répondras à celle là si tu m'asime j'ai hâte de te voir car je bien des choses à te dire. Qui Cher B. tu ne peut pas te faire une idée combien que je t'aime car si tu m'aimais seulement la moitié que je t'aime je pourrais me sentir heureuse de devenir digue de ton affection c'est-à-dire ton épouse tant qu'a moi mais ses à toi de décider de sorte de ma vie si tu me trouves assez d'une bonne position pour toi je répondras à ma lettre et tu me le diras si tu m'aim ne par ce qu'il y a un gargon qui m'a demandé pour venir me voir et j' lui ai dit que je pouvais pas lui donner de réponse certaine son avoir oucuque jours pour me décider mais ce n'était pas de ses de toi que je voudrait savoir si tu m'aimme tant qu'a moi je t'le dit l'autre fois que je t'aimerais toujours excuse mon écriture je termine en te présentant de mais plus chers amis et on t'embrassant de tout mon coeur celle qui t'aime tendrement et qui t'aimera toujours.

ELIZA.

Cher bien aimé si ton coeur aime mon coeur comme mon coeur aime ton coeur nos deux coeurs réunis ensemble ne feront qu'un seul et même coeur et quel beaux jours pour deux jeunes personnes que celui où on se réunit pour toujours reçoit un baiser de tout mon coeur.

bonsoir bonsoir

Mlle Tata a exprimé le désir d'avoir un groom, et sa concierge lui présente un gosse de neuf ou dix ans.

"Quel est ton nom, mon petit homme? interroge l'horizontale avec bienveillance." "Alphonse."

Tata lève les yeux au ciel et murmure ces mots d'une voix mélancolique: "Si jeune... et déjà s'appeler Alphonse!"

Quelqu'un disait à un soldat de la campagne qui venait d'enterrer son mari: "Comment, il est mort sans secours. Il n'y avait pas là un médecin?" "Ma foi! non, monsieur; chez nous, nous mourons nous-mêmes."

rent tout à coup des signaux s'échappant de la jonque et la pagode; toute la rive parut en joie, des fusées éclatèrent en l'air, et l'on vit accourir au loin des centaines de lanternes.

Les marins, harassés, abordèrent enfin non loin de la pagode, ce fut juste à temps pour voir l'éléphant blanc faire processionnellement la tour des bâtiments aux sons d'une musique aussi peu harmonieuse et aussi sacrée que possible; après des stations devant tous les coins de la bonzerie, l'éléphant toujours avec le même cérémonial fut conduit dans la grande tour et enfermé soigneusement.

Puis la foule s'écoula et la pagode reentra peu à peu dans le silence. Les marins cachés sur un petit monticule dominant la bonzerie n'avaient pas perdu un détail de la scène.

Vers deux heures du matin, quand toutes les illuminations furent éteintes, quand l'obscurité parut assez profonde à l'arandoul, les marins sortirent un à un de leur cachette et se glissèrent avec des précautions infinies jusqu'aux murs de la pagode.

Il y eut un fossé à franchir, une haute muraille à escalader, cela fut bientôt fait; aussitôt descendus dans l'enceinte sacrée, les marins ouvrirent une porte pour préparer leur retraite.

Un observateur placé aux fenêtres de la tour eût alors pu voir dans les grandes herbes se dérouler deux longs serpents noirs, l'un à droite et l'autre à gauche.

A gauche c'était Farandoul et ses hommes qui rampaient vers la tour! qu'était-ce le serpent de droite? Les hommes qui le composaient s'arrêtaient tout à coup brusquement, ils avaient aperçu Farandoul et ses marins;—ceux-ci tranquilisés par le silence de la pagode n'avaient rien vu.

Arrivés près de la porte, cachés à tous les regards par l'ombre de la tour, ils se levèrent d'un même mouvement, ils avaient avec eux une longue pièce de bois, une poutre ramassée dans les fusées, ils la soulevèrent avec ensemble, la brandirent comme un bélier et se lancèrent sur la porte cadenassée par les bonzes.

L'effraction de la porte devait, il est vrai, réveiller le couvent, mais une fois en possession de l'éléphant, les marins comptaient gagner rapidement la campagne.

Les hommes du deuxième serpent, à la vue des préparatifs, s'étaient vivement jetés en arrière et se tenaient cachés sous un des pavillons de la pagode.

L'instant était solennel. —Une... deux... trois! dit Farandoul d'une voix claire.

Au mot trois, la poutre balançée par trente-six bras frappa violemment sur la porte, un craquement terrible se fit entendre, la porte ébranlée gémit sur ses gonds.

—Une... deux... trois! La poutre revint avec une force effroyable, enfonça presque un des panneaux et démonta un gond. Une grande rumeur s'entendait dans le couvent, des lanternes couraient... il fallait finir vite.

—Allons! dit Farandoul, un dernier coup! une... deux... trois!... Cette fois il sembla qu'une secousse de tremblement de terre venait de braver le sol, un craquement semblable au déchirement d'une montagne retentit, accompagné des sifflements de l'air, la tour entière, avec ses balcons, ses toits ventrus, ses dragons en gouttières, ses colonnettes, avec ses quinze étages d'édifices, s'éroulait tout d'une pièce sur dos de ses envahisseurs et sur l'éléphant sacré!!!...

(A continuer.)

Demandez le numéro de l'ALBUM MUSICAL du mois d'octobre. Prix 25 cents.